



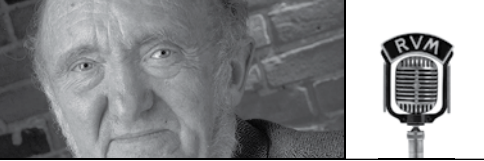
# Albert JACQUARD

## L'humanistique

### Professeur d'humanistique

Polytechnicien, généticien, militant pour la paix et contre l'exclusion sociale, auteur reconnu internationalement

« Le soir d'Hiroshima, Albert Einstein a bien exprimé l'enjeu éthique auquel nous faisons face aujourd'hui :  
"Il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire." »



## Albert JACQUARD

Comment vous présenter, Monsieur Jacquard ?

Comme un professeur d'*humanistique*, une discipline que j'enseigne depuis qu'on m'a demandé d'intervenir dans une école d'architecture en Italie sur la notion d'*Humanistica*, afin de réfléchir aux hommes avant de penser aux bâtiments. La question est simple : un être humain, qu'est-ce que c'est ?

Après avoir écrit sur de nombreux sujets, comme la génétique, l'économie, la pauvreté, vous proposez maintenant une utopie pour la nouvelle génération<sup>28</sup>. Pourquoi maintenant ?

J'ai peur pour le sort qu'on lui réserve. Vu mon statut de grand-père, j'ai le devoir de dire : « Essayons autre chose, une humanité où les gens seraient plus dignes de ce qu'elle est en train de devenir. » Dans les années 1500, Thomas Moore avait inventé le mot *utopie*, qui signifie « un endroit qui n'existe pas encore, mais qui pourrait peut-être exister ». Moore imaginait qu'il rencontrait un ami de retour d'un long voyage dans l'île Utopia où tout se passait différemment de l'Angleterre. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la terre entière. Qu'est-ce qu'on pourrait devenir ? Quels liens tisser entre les êtres humains ? Les choses pourraient-elle être meilleures ? Pourquoi ne pas essayer ?

Donnez-nous des exemples...

Prenez le système sanitaire. Lutter contre la maladie et la mort a toujours été une préoccupation pour l'humanité. Jusqu'à récemment, on n'était

pas efficace. Depuis un siècle, on gagne contre la maladie. Le meilleur exemple, c'est le cas de la variole. Il y a 30 ans, elle tuait deux millions de personnes par an. Maintenant, elle ne tue plus, parce que l'Organisation mondiale de la santé a rassemblé tous les États pour lutter ensemble. Et on a gagné. Cette réussite est venue d'un accord général : tous les humains contre le virus. Eh bien, généralisons ! Un de mes projets – qui peut paraître fabuleux mais qui est tout simple –, c'est de *planétariser* le système sanitaire. Tout médecin devient un médecin sans frontières. Face à un malade, il le soignera parce que le besoin de soins génère le droit aux soins. Parce que notre vrai ennemi commun, c'est le mal et la maladie.

Comment y arriver ?

Exactement comme en situation de guerre. Regardez les États-Unis en 1939-1940. Les Américains vivaient encore les conséquences du krach de 1929 : chômage, chaos... La guerre éclate : d'un seul coup, les États-Unis trouvent l'argent pour des dépenses fabuleuses. On embauche trois millions de soldats et quatre millions d'ouvriers dans les usines d'armement. On n'a même pas posé la question : « Qui paiera ? » Ça a été payé par le fait même que les gens travaillaient et, donc, produisaient.

Dans votre livre *Mon utopie*, vous dites que la caractéristique que la nature a donnée à l'humain, c'est son cerveau...

Le cerveau du petit qui vient de naître n'est pas complet. Il y a les cellules, les neurones, mais il n'y a pas les connections, les synapses. Au départ, le cerveau est vide et il faut peu à peu le remplir, créer des structures. Comment fait-on ça ? À travers l'éducation qui commence avec la famille et s'étend avec le système éducatif. Avec cette vision-là, on se dit que l'important dans une société, c'est de prendre tous les moyens pour que la structure des cerveaux soit la plus efficace possible. La taupe est, par définition, aveugle. Elle fait son chemin mais elle ne sait pas où elle va. Malheureusement, c'est exactement ce qui arrive aux jeunes de 20 ans qui veulent absolument réussir : ils font ce qu'on leur dit de faire, sans véritable finalité. À 20 ans, ce n'est pas bon signe...



Vous avez écrit : « La pire attitude, c'est d'accroître sa vitesse sans choisir sa direction ! »

Oui, et c'est ce que nous faisons en permanence ! On nous dit : « Accélérez, c'est la croissance. » Mais on ne nous parle jamais de l'objectif visé. Le commandant du *Titanic* était content parce qu'il allait de plus en plus vite. Mais était-il soucieux de savoir où il allait ? Droit dans l'iceberg ! Exactement comme la société occidentale actuelle.

Comment une société peut-elle décider de sa finalité ?

Peut-être bien qu'il n'y a personne pour le décider. Mais il n'y a personne, non plus, pour décider que non, cela nous ne le ferons pas. Si bien que l'important aujourd'hui, c'est de savoir qui peut décider de « ne pas faire ». C'est l'idée qu'a tellement bien exprimée Albert Einstein le soir d'Hiroshima, en s'écriant : « Il y a des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire. » Par exemple concevoir une bombe atomique.

Dans votre vision de l'éducation, vous parlez du droit à la rencontre. Que voulez-vous dire ?

Revenons à notre cerveau. À la naissance, il comporte cent milliards de cellules ; elles sont dans les neurones mais il n'y a pratiquement pas de connexions entre elles. Mais dès que l'enfant est sorti de sa maman, le cerveau se met à grossir à toute vitesse. Il va multiplier sa taille par trois jusqu'à la puberté. Et durant tout ce temps, il crée des connexions. Elles se font un petit peu en fonction du patrimoine génétique, mais on a découvert que le nombre d'informations génétiques est limité. Les activités subtiles, comme le comportement intellectuel en particulier, ne peuvent pas être gouvernées par le patrimoine génétique. Il n'y a pas assez de gènes pour cela. Le cerveau n'est donc pas le résultat de l'inné mais de l'acquis, de notre aventure personnelle. Ce qui compte, ce sont donc les rencontres que nous faisons. Car chacune est une occasion de mettre en place des connexions. Un calcul simple nous indique qu'un enfant met en place, chaque seconde, deux millions de connexions. C'est quelque chose d'in vraisemblable ! Cela donne une vision, je crois, plus réaliste de l'éducation. Éduquer, c'est permettre à l'enfant de faire

des rencontres et d'en tirer profit. Alors, si l'on mesure bien la portée de cela, c'est tout le système éducatif qui peut changer. Parce qu'on ne dirait plus qu'on va à l'école pour devenir un futur bon producteur, un bon ingénieur, etc. On pourrait dire à l'enfant : « Tu vas à l'école pour apprendre à faire des rencontres un peu plus efficaces que celles que tu fais spontanément. »

Vous proposez aussi de retourner aux suppositions de base, ce qui est l'essence de la démarche éthique.

Par exemple, vous dénoncez les règles économiques en disant que le marché ignore l'avenir.

Le marché, c'est l'endroit où celui qui veut vendre a envie de vendre très cher et celui qui veut acheter veut payer le moins possible. Et puis, il y a des discussions et on aboutit à un prix. Le néolibéralisme imagine que le système de prix auquel on aboutit est optimum. Mais c'est une croyance sans fondement. Quand on essaie de le démontrer, on n'y arrive pas. Ou, plus exactement, on s'aperçoit que pour la démontrer, il faut faire l'hypothèse que la quantité de marchandise à échanger est illimitée. Or les cadeaux de la nature sont limités. On est devant l'évidence que toute richesse produite par la terre est une richesse que nous n'avons pas le droit de détruire.

On peut donc dire, avec prudence, que quand des entreprises ou des États s'approprient une ressource, elles commettent un vol. Prenez le pétrole. Il appartient à tous les hommes, autant ceux de demain que ceux d'aujourd'hui. Il va donc falloir mettre en place un système planétaire de gestion de l'énergie. Et pourquoi pas ? Ce qu'on a réussi à faire pour la santé et le virus de la variole, il faut le faire aussi à propos de ce virus qu'est l'égoïsme des humains et, surtout, leur manque de vision qui consiste à ne vivre qu'au présent. Le marché nous incite à vivre au présent alors qu'en tant qu'être humain on devrait penser que notre bonheur, c'est de vivre en envisageant le futur.

